

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :
 - a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
 - b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.
3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

Gaston LUCE

Claude de SAINT-MARTIN

Le Philosophe Mystique



*Ici-bas, l'ordre est simplement
approximatif et plus ou moins artifi-
ciellement obtenu par les hommes ;
là-haut il est parfait et se réalise
de lui-même.*

Henri BERGSON.

« LE COLOMBIER », TOURS
14, rue Élise-Dreux

Gaston LUCE

Claude de SAINT-MARTIN

Le Philosophe Mystique



*Ici-bas, l'ordre est simplement
approximatif et plus ou moins artifi-
ciellement obtenu par les hommes ;
là-haut il est parfait et se réalise
de lui-même.*

Henri BERGSON.

« LE COLOMBIER », TOURS

14, rue Étienn-Dreux

AVANT-PROPOS

Le nom de Claude de Saint-Martin revient à l'actualité. Un siècle durant il fut relégué pour les besoins d'une cause qui n'était pas absolument celle de la vérité, dans la catégorie des « illuminés », c'est-à-dire de visionnaires emportés par leur imagination et qui perdent de vue le réel. Car aucune distinction n'est faite : qu'il s'agisse de littérature ou d'histoire, il est entendu que tout mystique laïc est un illuminé. Pourtant ce mot prête à confusion.

Joseph de Maistre, qui s'y entendait mieux, — et sa voix de grand catholique ne saurait être suspectée — a cependant fait justice de cette classification sommaire dans ses Soirées où l'on trouve tant à glaner, par ailleurs.

« Il est déplorable, disait-il, qu'en France se soient trouvés des laïques et des prêtres mêmes assez ignorants du caractère du martinisme pour le confondre avec la plus monstrueusement absurde des sectes modernes. Il ne faut pas confondre les « illuminés » allemands (plus exactement les illuminés de Bavière) disciples de Weisshaupt et niveleurs acharnés, avec le disciple vertueux de Saint-Martin qui ne professe pas seulement le christianisme, mais ne travaille qu'à s'élever aux plus sublimes hauteurs de cette loi divine. » (XI^e E.)

Voilà pour le disciple. Quant au maître, il est permis de penser qu'il n'acceptait pas d'être rangé dans une catégorie dont il n'eût cessé de signaler les erreurs. Il conseillait aux étudiants de l'occulte de prendre des précau-

tions avec le monde astral rempli « d'inspirés et d'illuminés qui sont sur les frontières du Prince des Ténèbres. » Pourquoi donc lui prêter ce titre et que signifie semblable appellation quand il s'agit du « philosophe inconnu » ? Philosophe — inconnu, soit ! mais philosophe — avant tout, philosophe mystique comme Plotin, comme Pascal, et pas plus illuminé (au sens péjoratif) qu'un Ruysbroëck ou un Suzo.

Il faut remarquer, en plus, que ses expériences, ses travaux s'établissent au grand jour d'un christianisme à la fois spirituel et rationnel, libre de tout formalisme.

MM. Paul La Cour, dans une curieuse étude parue dans Atlantis en 1937, Robert Amadou dans son récent Essai sur le martinisme, Lavastine dans sa remarquable introduction au Tableau naturel (Editions du Griffon d'Or) viennent d'attirer l'attention des chercheurs sur l'œuvre peu connue du philosophe d'Amboise. Enfin, les « Amis de Claude de Saint-Martin » ont rappelé son souvenir l'été dernier en organisant une journée commémorative dans sa ville natale. A cette occasion furent lues par le Docteur Gesta, l'un des membres du Comité directeur, des pages du Docteur Béliard constituant un hommage digne du maître.

A notre tour, par déférence pour une noble mémoire et pour une œuvre qui mérite l'admiration, ou tout au moins la considération, nous nous attachons dans les pages qui suivent, et sans prendre position sur le martinisme, en tant qu'ordre initiatique, à mettre en lumière certains aspects de cette figure si attachante, qui honore à la fois et sa province natale et la France, avant-garde de la spiritualité en Occident.

CLAUDE DE SAINT-MARTIN

ET LA TOURAINE

De la pénombre où la prévention l'avait relégué, le nom de Claude de Saint-Martin émerge enfin, en attendant de prendre le rang qui lui revient dans la compagnie des hommes ayant illustré leur pays, en commençant par leur province natale. Par oubli ou par indifférence, « le philosophe inconnu » se trouve encore en dehors du Panthéon tourangeau. Lui en refuser l'accès serait perpétuer une injustice déjà trop apparente ; un tel homme a droit à l'audience de tout esprit libre et suffisamment éclairé.

Terre des Arts, de la Poésie, la Touraine est aussi la patrie des philosophes. Faut-il citer des noms universellement connus : Rabelais, Descartes, Alfred de Vigny, Balzac ? Quand nous parlons de philosophes, il est entendu que la pensée philosophique peut se trouver en vivante union avec l'inspiration littéraire, et c'est le cas des deux derniers auteurs cités. Raison de plus pour introduire dans cette liste l'un des plus grands libérateurs de l'esprit des temps modernes, l'un de ceux qui ont fait retrouver à l'homme le sens de l'invisible.

Claude de Saint-Martin savait qu'il marchait devant son siècle et que l'heure viendrait où son œuvre serait mieux comprise. Le « martinisme » n'est pas tant une ascèse spéciale qu'un moyen d'émancipation, « un ferment de vie spirituelle », un nouvel essai de synthèse que le monde aujourd'hui réclame au milieu de tous les abandons. A propos de Descartes, l'un des maîtres de sa jeunesse (avec Bacon et Pascal) Claude de Saint-Martin

écrivait, — non certes dans un puéril souci de gloire, mais plutôt dans le dessein secret d'être utile aux hommes, — ces lignes où perce l'amour de la petite patrie :

« Descartes a rendu un service essentiel aux sciences naturelles en appliquant l'algèbre à la géométrie matérielle. Je ne sais si j'aurai rendu un aussi grand service à la pensée, en appliquant à l'homme, comme je l'ai fait dans tous mes écrits, cette espèce de géométrie vive et divine qui embrasse tout, et dont je regarde l'homme-esprit comme étant la véritable algèbre et l'universel instrument analytique. Ce serait pour moi une satisfaction que je n'oserais pas espérer, quand même je me permettrais de la désirer. Mais un semblable rapprochement avec ce célèbre géomètre dans l'emploi de nos facultés, serait une conformité de plus à joindre à celles que nous avons déjà, lui et moi, dans un ordre moins important, et parmi lesquels je n'en citerai qu'une seule, qui est d'avoir reçu le jour, l'un et l'autre, dans la belle contrée connue sous le nom de Jardin de la France. »

Ce n'est point là une illusion et il n'y faut voir aucun trait de vanité. Le sens de la liberté, le désir du dépassement intellectuel et moral, la volonté d'ennoblement de l'esprit sont des traits communs à l'un comme à l'autre de ces grands hommes dont le génie, à première vue, paraît assez dissemblable. Il est très vrai que Descartes a posé les bases du rationalisme, — encore qu'un Voltaire refusa de se plier à sa logique inflexible. Il est non moins exact que Claude de Saint-Martin, en établissant l'existence du moi spirituel au-delà du moi rationnel, en poussant expérimentalement jusqu'au principe même de la pensée et de la parole, a frayé un chemin jusqu'à la haute mystique. 4

Philosophe mystique. Cette désignation seule suffit à

classer Saint-Martin dans l'opinion courante, mais l'opinion courante, en pareille question, est insuffisamment renseignée. Vigny et Balzac, eux aussi, ont écrit leur livre mystique, sans pour cela se spécialiser dans ce domaine comme leur devancier ; ils n'y ont fait qu'une incursion rapide ; mais enfin ils s'y sont eux aussi arrêtés. Dirai-je que le dernier venu dans nos gloires tourangelles, le charmant René Boylesve, avait pareillement le souci de la moralité en littérature et aussi le même sens de la mystique. Et comment ne pas être attentif à la décision d'un destin qui conduisit Bergson à proximité de notre ville pour y finir ses jours ! Il est en vérité bien curieux de voir se concentrer des aspirations de cette nature sur les lieux mêmes où évangélisa Saint-Martin de Tours et où Jeanne-d'Arc prépara la restauration du Royaume du Lys.

Claude de Saint-Martin, lui, s'est préparé à sa mission en vue d'une expérience qu'il a su pousser très loin sans rien abandonner de la logique et du bon sens.

Qu'est-ce donc que la mystique ? En quelques mots, elle se définit comme une prise de contact avec le divin. Bergson en donne une idée générale en remarquant que la mystique dépose dans l'âme humaine un feu dont la religion opère un refroidissement savant. Elle serait donc, en définitive, la religion à l'état pur, d'où l'attrait qu'elle exerce sur les poètes et sur les artistes.

C'est surtout à ce titre que le fils du chevalier-comte de Vigny se rapproche du philosophe d'Amboise devenu lui-même chevalier de Saint-Louis, c'est au titre de contemplateur et d'étudiant du mystère de l'existence humaine. Alfred de Vigny est encore dans sa prime enfance quand son aîné, comme lui officier dans l'armée du roi, s'achemine vers la vieillesse. En 1903, date de la mort de Claude de Saint-Martin, le poète des *Destinées* n'a que

six ans. L'œuvre qu'il va édifier témoignera d'un même tourment de la vérité et de la beauté. Lui aussi ne cessera pas de pratiquer la religion de l'esprit. Le poète d'*Eloa* proclamera, lui aussi, que l'amour est l'aile de l'âme si la raison en est le gouvernail ; toutefois, il eût appris de son ancien, s'il avait approché ses écrits, que Dieu consent à répondre à l'amour, mais qu'il ne cède jamais aux sommations de l'intelligence, encore moins au défi. Et cependant, ce cœur amer, cet esprit altier mordu par le doute a servi l'idéal à sa façon. Il a aimé le Bien pour sa beauté, la Beauté pour son excellence, entreprenant, encore que sans espoir, impassible encore que tendre, au fond, et malheureux, et gardant jusqu'au bout le culte exclusif de l'Art pur.

Claude de Saint-Martin, pré-romantique éloigné par son flair spirituel des complications sentimentales, et n'ayant pas connu l'incantation byronienne, qui n'était qu'en puissance, donc éloigné du pessimisme et du désenchantement qui sévira quelques années plus tard, — a forcément une autre conception de la vie, une autre vision du réel. Mais encore qu'ils diffèrent par leurs tempéraments et leurs goûts, il existe réellement entre ces deux penseurs, aristocrates de haute lignée intellectuelle et spirituelle, un air de famille qui nous rappelle le visage de la vieille France et son génie.

Honoré de Balzac vient achever le tryptique. Sa noblesse est moins raffinée, et pourtant lui aussi est un prince de la pensée. Tourné vers celui qui fut son initiateur, il accepte d'être son disciple. Cela ne peut surprendre qu'un lecteur superficiel, car nous en recevons la confiance dans les « Lettres à l'Etrangère ». « Devant Dieu, confie-t-il à son amie, je suis de la religion de saint Jean, de l'Eglise mystique, la seule qui ait conservé la vraie doctrine. Ceci est le fond de mon cœur. »

Celui-ci ne renie pas son maître, reconnaissant en lui un grand compatriote et un grand homme qu'une de ses plus charmantes héroïnes ne craint pas de citer dans ses conversations philosophiques.

Des ces illustres enfants de la Touraine, Claude de Saint-Martin sera le plus discret dans ses épanchements ; mais on devine, à plus d'un signe, que son sentiment filial n'est pas moins profond que chez les deux autres. Il faut dire que son enfance s'écoula dans l'ambiance de Chanteloup, à l'orée de la forêt toute sonore des joyeuses fanfares et des bruits de fête de ce petit Versailles. Il y reçut les gâteries de la Duchesse et les marques d'intérêt du Duc de Choiseul, en plus des affections puisées dans une famille unie. Chaudon fut et resta son refuge. Au temps où il tenait garnison dans le Midi, plus tard dans l'intervalle de ses voyages, puis dans les années de la Révolution, Amboise resta son lieu de repos habituel, son asile de paix. Quand les lois constitutionnelles l'eurent ruiné, c'est le petit patrimoine paternel qui lui permit de vivre à l'abri du besoin, — cette fois, au milieu des ruines du château détruit. Après le décret de germinal contre les nobles, Amboise lui accorda le séjour que Paris lui refusait. S'il se plaignit un jour à ses amis, en quittant Strasbourg et son « paradis », qu'Amboise fût son « enfer de glace », il faut entendre par là qu'au milieu d'une intense activité d'esprit, son village n'avait à lui offrir que la solitude des champs et le train strictement matériel de la vie rustique. Mais au cours de sa volumineuse correspondance transparait l'attachement qu'il gardait pour sa terre maternelle, en particulier pour le vallon agreste où se trouve la maison familiale, parmi ces paysages calmes qui, en toute saison, gardent leur noblesse, leur élégance et une dignité toujours égale.

Sa ville l'aimait en retour, reconnaissant en lui

l'homme de bien dont elle ne pouvait, toutefois, deviner l'exceptionnelle valeur.

S'il s'en alla finir ses jours dans une maison amie de l'Ile-de-France, dépourvu de tout soutien au milieu de sa petite propriété des bords de la Loire, son cœur n'avait oublié ni Chaudon, ni Amboise, ni Tours, ni sa province, ce Jardin de la France dont il se reconnaissait, non sans fierté, le fils.



UNE VOCATION

*« Le vent doux et léger qui annonce le
calme et la paix, dont la Sagesse remplit
tous les lieux qu'elle approche. »*

(TABLEAU NATUREL.)

Chez certains hommes l'intelligence domine, chez d'autres ce sont les sens, chez d'autres encore c'est la spiritualité.

Claude de Saint-Martin, dès sa jeunesse, manifeste une tendance marquée pour la vie spirituelle. Le collégien de Pontlevoy faisait ses délices de Burlamaqui, un émule de Jean-Jacques Rousseau. L'adolescent déjà se tournait vers la vie méditative, ce qui était aussi le fait d'une complexion extrêmement délicate. Il semblait désigné pour entrer dans les Ordres. Il n'en fut rien, à aucun moment il ne se sentit attiré par la vie ecclésiastique. Restait la magistrature et l'armée. Il tâta de l'une et de l'autre et finalement se découvrit philosophe.

Il est à remarquer que sa carrière s'établit d'elle-même par l'effet d'une vocation très nette. Au sortir du Présidial de Tours où il ne fit que passer, ses études achevées, il se laisse diriger par le Duc de Choiseul, son protecteur, qui lui procure un brevet d'officier pour le Régiment de Foix. Là, deux jeunes gens, officiers comme lui, l'introduisent auprès de celui qui va devenir son maître : Martinez de Pasqualis. Rencontre peu banale si l'on considère

que le nouveau militaire a déjà l'esprit attiré vers des études semblables. Swedenborg a fait école ; on s'occupe beaucoup de théurgie dans les « loges » et dans les clubs.

A Bordeaux, Martinez en effet, s'est acquis la réputation d'un maître en ce genre de travaux. Le jeune Tourangeau devient rapidement son meilleur élève ; il avance, dans cette science nouvelle pour lui, avec une étonnante facilité et un succès tel qu'il est bientôt en mesure de s'imposer à son tour autant par ses dons exceptionnels que par ses mérites d'écrivain. Bientôt, dans les milieux où l'on se livre à pareilles recherches, on ne sépare plus le nom du maître de celui qui est devenu son secrétaire. A Bordeaux, à Lyon, à Toulouse, Claude de Saint-Martin fait autorité. Et voici que la fin de la guerre de Sept ans va rendre l'officier écrivain à la vie civile et qu'il va pouvoir enfin se consacrer tout entier à sa tâche absorbante. C'est alors que commence ce qu'il appelle « la grande affaire » de sa vie ; ce pourquoi il est venu en ce monde ; pour tout dire, sa mission. Dans le grand débat d'idées qui prélude à la Révolution, il va entrer, s'engager à fond.

L'opposition lui vient de toutes parts, car bien peu le comprennent et sont à même de le suivre. A vrai dire la tâche est osée, car il doit faire front à l'Encyclopédie, ramer à contre-courant des idées du jour. Mais rien ne l'arrête, car la cause même de la vérité est en jeu. Il combattra seul, en « Robinson de la Spiritualité », avec les armes en son pouvoir : la foi, la volonté, la persuasion, les bonnes manières, en gentilhomme toujours. Aussi bien ne s'agit-il pas d'introduire des dogmes, mais de répandre des notions utiles dans tous milieux propices à leur éclosion. D'où ses relations avec les « loges », d'où ses fréquentations dans les milieux savants et cultivés de la noblesse et de la haute bourgeoisie.

Ce n'est pas que tout soit au mieux dans ces centres d'études. Les aventuriers n'y manquent pas, ni les agents secrets des sectes qui opèrent un peu partout en Europe, surtout en Allemagne et en France. A cela s'ajoutent le danger des expériences risquées qui ont cours dans les « Ecoles du Nord ». Les femmes en particulier se montrent exigeantes : la curiosité, la hâte, l'excès de sensibilité, l'imagination les emportent parfois hors les bornes de la prudence. Dans ce domaine, celui de la mystique, des précautions s'imposent, les règles d'une saine recherche sont souvent dépassées. L'esprit humain est ainsi fait. Comment écarter les femmes d'un domaine qui leur appartient comme aux hommes ? L'âme féminine n'est-elle pas la sœur de la masculine ? N'a-t-elle pas, se demande notre philosophe, la même œuvre à accomplir, les mêmes fruits à espérer ? Chaque sexe n'a-t-il pas ses ressources propres et qui sont complémentaires ? « La femme, dira Saint-Martin, m'a paru être meilleure que l'homme, mais l'homme m'a paru plus vrai que la femme. » D'une part, des inconvénients réels, d'autre part un gain certain.

Ce gain, il sera le premier à en tirer profit. Chez les femmes il se fera d'intelligentes et fidèles amies qui le soutiendront et lui faciliteront la tâche. L'une d'elles, en particulier, viendra féconder son génie en l'introduisant dans l'œuvre de Boëhme, la savante Charlotte Becklin, l'Egérie de Strasbourg.

De ce côté encore, il semble que la Providence s'ingénie à prévoir et à favoriser les besoins spirituels essentiels de notre philosophe. Tout s'enchaîne dans une telle vie. Claude de Saint-Martin s'en rend compte sans autrement s'en étonner. Ce n'est pas ce qu'on appelle la chance, c'est une aide qui vient à lui au moment voulu. Il vit une aventure merveilleuse à plus d'un titre, il est suivi, favo-

risé, protégé dans tout ce qu'il entreprend, et cela lui paraît chose chose très simple et toute naturelle. Il s'en ouvre dans ses écrits avec une candeur parfaite. Un jour, se rendant à Petit-Bourg, chez la Duchesse de Bourbon, la promenade faillit tourner mal. « En y allant avec la voiture d'Essonne, écrit-il, nous fûmes pris par un orage terrible ; les chevaux effrayés furent prêts de nous jeter dans un fossé. On crut que nous avions couru le plus grand danger. Pour moi, je n'en vis aucun ; et j'ai assez l'habitude pour ne pas croire au danger partout où je me trouve, *« tant j'ai reçu des marques de la bonté d'en-haut (1) »*.

Remarquons qu'il semble avoir joui toute sa vie d'une protection particulière. Engagé dans la Révolution, pris dans ses remous, c'est miracle, à coup sûr, qu'il n'ait point partagé le sort de tant d'autres ci-devant à l'époque de la Terreur. « La paix est partout où je vais, disait-il sans nulle forfanterie. Mille expériences m'ont appris qu'en vain le sort tenterait-il de me lier à lui, et que je n'étais né que pour une seule chose. » Il fallait que sa mission s'accomplît ; on est obligé d'en convenir en voyant comment le péril s'écarte de lui chaque fois qu'il est menacé gravement. Au 10 août, quand il ne faisait pas bon promener sa perruque dans les rues de Paris, Claude de Saint-Martin circule librement sans être appréhendé. Le 27 germinal, an II, il échappe à la vigilance du Comité de Salut public et va tranquillement se réfugier en province. Désigné par la Constituante pour servir éventuellement de précepteur au Dauphin, ce n'était un inconnu pour personne dans les milieux de la police. Le sort lui fut favorable encore une fois lors de la chute de Robespierre, car un mandat d'amener avait été lancé contre lui. S'il y eût hasard, on est obligé de convenir que

(1) Souligné par nous.

ce hasard tourna toujours à son avantage. Et ceci vaut d'être remarqué : Protection d'en-haut d'abord, puis considération unanime de la part des hommes marquants du siècle, témoin ce qu'écrivait de lui quelques années après sa mort Châteaubriand. « M. de Saint-Martin était en dernier résultat un homme de grand mérite, d'un caractère noble et indépendant. Quand ses idées étaient explicables, elles étaient élevées, d'une nature supérieure. » Et l'auteur du *Génie du Christianisme* termine en se défendant « d'avoir voulu nuire à la renommée grave du philosophe et à l'estime qui s'attachera toujours à sa mémoire ».

Quant aux faveurs autrement importantes qui lui vinrent du ciel, laissons parler son biographe.

« Toute vraie science nous modifie, dit-il. La mystique, qui est aussi une science, non seulement nous modifie, mais dans un certain sens nous transforme, nous rehausse au-dessus du niveau commun ; elle fait de l'homme un roi par investiture divine. En termes voilés Saint-Martin s'est ouvert de ces choses à son ami Vernoiil Liebisdorf et laisse entendre que cette grande faveur lui fut réservée.

« C'est dans la conquête de cette couronne, ajoute Matter, que gît la science et qui gît la gloire de Saint-Martin ; c'est le grand secret, tout le secret de sa vie intérieure. Et comment a-t-il obtenu sa couronne ? Sans doute par une grâce ; mais cette grâce n'est venue couronner que ce qui était digne de l'être, ce qui était prêt à la recevoir. Et la préparation s'est faite par tout cet ensemble d'études et de travaux, d'aspirations et de sentiments, d'amour des choses suprêmes et des œuvres incessantes que le philosophe appelle le perfectionnement moral, que la religion chrétienne appelle la *vie en Dieu*, mais que la

théosophie, avec un peu d'affectation, appelle la *vie de Dieu en nous*.

« C'est là ce que Saint-Martin appelle la vie véritable, la seule qui mérite notre attention. Et sous ce point de vue, Saint-Martin est un des types les plus curieux, si ce n'est le seul exemple d'entre tous ceux que présente l'histoire contemporaine. »

Il venait de fournir un gros effort. En 1800 avait paru *L'Esprit des Choses* ; en 1082 c'était *Le Ministère de l'Homme-Esprit* ; il traduisait un important travail sur l'âme, d'après Boëhme, quand il se sentit assez fatigué. Le 13 octobre de l'année suivante, étant à Aulnay-sous-Bois, chez son ami le Sénateur Lenoir-Laroche, il est soudain frappé d'apoplexie et s'endort paisiblement en priant et en s'entretenant avec les personnes accourues à son chevet.

Ainsi s'éteint la vocation terrestre du philosophe mystique, vocation qui fut dans toute l'acception du terme un apostolat.

« Sa carrière pouvait se clore, dit Matter. Il avait vu les plus grandes choses qu'on puisse voir en aucun temps ; il avait passé, âme forte et sereine, par de rudes épreuves et avait accompli de nobles travaux. Ni la gloire du monde ni la fortune n'avaient soutenu sa vie ; mais il avait goûté les plus douces et les plus profondes de toutes les jouissances : aimé de Dieu et des hommes, il avait beaucoup aimé lui-même et beaucoup plus espéré de l'avenir que du présent. »

On ne peut que souscrire à ce jugement impartial.



Un Spiritualisme Chrétien et Rationnel

Quoique l'homme soit passif dans ses idées intellectuelles comme dans ses idées sensibles, il lui reste toujours le privilège d'examiner les pensées qui lui sont présentées, de les juger, de les adopter, de les rejeter, d'agir ensuite conformément à son choix et d'espérer, au moyen d'une marche attentive et suivie, d'atteindre un jour à la jouissance invariable de la pensée pure ; toutes choses qui dérivent naturellement de l'usage de la liberté.

T. N.

Le spiritualisme aboutit à la mystique, et toute mystique, en tant que mode d'accession aux vérités religieuses, est une science.

Bergson, l'un des rares penseurs contemporains qui n'ait pas craint d'aborder ce domaine, n'a pas hésité à reconnaître, après un Plotin, un Abélard, un Pascal, qu'une telle démarche est conforme à toute philosophie digne de ce nom. L'expérience mystique est d'un puissant intérêt parce qu'elle est, dit l'auteur des *Deux Sources de la Morale et de la Religion*, « une prise de contact et par conséquent une coïncidence partielle avec l'effort créateur qui manifeste la vie. Cet effort est de Dieu, si ce n'est pas Dieu même. Le grand mystique serait une individualité qui franchirait les limites assignées à l'esprit par sa matérialité, qui continuerait et prolongerait ainsi l'action divine. » (1).

(1) Ouvrage cité, p. 235.

Claude de Saint-Martin serait-il une de ces individualités novatrices dont les siècles sont toujours avares? On peut l'admettre sans difficulté si l'on veut bien remarquer que son passage dans le monde s'inscrit un peu à la manière de son célèbre homonyme, saint Martin de Tours, apôtre de la Gaule romaine. Quels que soient l'époque et les milieux touchés, ils apparaissent l'un et l'autre comme centres de phénomènes en relation avec l'esprit de vie, et c'est bien en tant qu'hommes-esprits qu'ils doivent être observés et considérés. Le fait d'être dans l'Eglise ou hors l'Eglise ne change rien au fait qui les rassemble pour une tâche identique, qui est le service de Dieu. Ce service s'inscrit dans l'ordre même de nos activités terrestres, qui sont en relation étroite avec l'univers spirituel, car, dit Claude de Saint-Martin, nous sommes bien plus près de ce que nous appelons l'autre monde que nous le sommes de celui-ci. Vérité pour lui, non pour le plus grand nombre, d'où l'utilité, d'où la nécessité de la science mystique, d'où le recours aux faits, à l'expérience des choses spirituelles, pour éveiller l'esprit des hommes de peu de foi, voire sans foi aucune.

Martinez de Pasqually, l'initiateur de Claude de Saint-Martin, théurge d'un grand savoir, ne craignait pas d'avoir recours aux « formes » pour appuyer son enseignement. Pourquoi non? Tout ce qui est dans la nature doit avoir son utilité. Ce qui importe est d'en faire un usage de raison. Jésus lui-même, dans les Evangiles, ne dédaigne pas d'avoir recours aux faits quand les circonstances le commandent. Le cas de l'abbé Fournier, confrère de Saint-Martin, et comme lui élève de Martinez, en fournit l'illustration. Les lignes que nous allons citer valent d'être considérées de ce point de vue ; c'est pourquoi nous nous y arrêterons un instant.

« Un jour, dans ma chambre, rapporte l'ecclésiast-

tique en question, vers les dix heures du soir, j'entends tout à coup la voix de M. de Pasqually, mon directeur, qui était corporellement mort depuis plus de deux ans, et qui parlait distinctement en dehors de ma chambre, dont la porte était fermée, ainsi que les fenêtres et les volets. Je regarde du côté d'où venait la voix, c'est-à-dire du côté d'un grand jardin attenant à la maison, et aussitôt je vois de mes yeux M. de Pasqually qui se mit à me parler, et avec lui mon père et ma mère, qui étaient aussi tous les deux corporellement morts...

« Je vis donc dans ma chambre M. de Pasqually, mon directeur, avec mon père et ma mère me parlant, et moi parlant à eux comme les hommes se parlent entre eux à l'ordinaire. Il y avait, de plus, une de mes sœurs, qui était aussi corporellement morte depuis vingt ans, et enfin un autre être qui n'est pas du genre des hommes. »

La dernière phrase pourrait causer une certaine inquiétude, à cause de l'être en question qui n'est pas bien défini ; mais l'auteur va nous rassurer aussitôt sur son identité véritable, en nous confiant que peu de jours après, ce fut son « Divin Maître, le Christ » qui vint à lui, en compagnie de la Bienheureuse Vierge Marie, suivis de différentes personnes.

« Voilà, dit-il encore, ce que j'ai vu de mes yeux corporels, il y a plus de vingt-cinq ans, et voilà ce que je publie maintenant comme véritable et certain. »

L'abbé Fournier avait soixante-trois ans quand il écrivit le Traité d'où sont extraites ces lignes, et il mourut octogénaire et parfaitement sain d'esprit.

Que l'on soit bien assuré qu'il y a là autre chose que des contes de bonnes femmes. De semblables témoignages ne se comptent plus ; les faits sont toujours là. Reste à leur donner une interprétation valable.

C'est là justement l'objet des travaux que Saint-Martin considérait comme la « grande affaire » de sa vie.

Faut-il ajouter tout crédit aux « formes » ? ou convient-il de ne voir là qu'un moyen d'aller plus loin, de remonter à la source même de la vie, de progresser vers la vérité sans seconde ?

Les « formes » sont utiles parce qu'elles frappent l'attention, mais s'y arrêter c'est manquer le but ; plus encore c'est risquer de tout brouiller et de tout confondre. L'enjeu est d'importance ; aussi, dans ce domaine, une certaine science est-elle de rigueur. Il ne s'agit pas de contracter des alliances et de rechercher des pouvoirs : « la destination de l'homme est d'annoncer Dieu au monde en manifestant ses puissances, non en les usurpant. » D'où la nécessité du discernement, de la discrimination, de la prudence. La science expérimentale ne procède pas autrement.

Le contact avec les sphères transmondaines ménage plus d'une surprise ; il est bon de le savoir. « Dans l'espace qui sépare ce monde du monde céleste, écrit « le philosophe inconnu », il y a le monde *mitoyen* qui est le plus dangereux parce que la plupart des hommes qui cherchent à s'élever au monde supérieur doivent, nécessairement, traverser le moyen et qu'ils ignorent qu'il est rempli de pièges et de séductions. »

Tous les grands mystiques sont d'accord à ce sujet ; tous ont parlé en termes approchants — surtout les mystiques chrétiens, — de cette région qu'il nous faudra cependant bien traverser et où l'illusion est reine. Il est de toute nécessité que l'esprit humain se prémunisse contre ce danger. « Il vient surtout, précise notre auteur, de ce que le monde astral a ses miracles, ses visions et ses merveilles particulières. Il est rempli d'inspirés, d'illuminés qui sont sur les frontières du Prince des Ténèbres

se montrant en ange de lumière, si bien que les élus mêmes en seraient séduits, s'ils n'étaient armés. »

Le Christianisme est né de ce débat tragique à un moment de l'histoire où l'homme devenu majeur était en mesure d'opter entre les chemins à suivre. La religion n'a pas cru devoir éclairer et armer les fidèles au sujet de cette option et de ce combat. C'est pourquoi des esprits d'avant-garde comme Saint-Martin ont entrepris de se substituer à elle pour éclairer quelque peu la route et secouer l'indifférence des hommes uniquement absorbés par les soins et les plaisirs de cette vie.

Toutefois, il ne faut rien exagérer. Les faits gardent leur intérêt et leur importance. L'initiation, ou si l'on veut, l'expérience par les « formes » et par les faits, ne sont pas à condamner sans appel, d'autant plus qu'ils viennent parfois sans être sollicités ou provoqués. Les dites formes se sont imposées à un abbé Fournier, nous venons de le voir, comme elles s'étaient imposées à une Jeanne d'Arc. De hautes protections entourent le chercheur de bonne foi, l'ami du bien et de la vérité. « Si la Puissance mauvaise peut tout imiter, la Puissance bonne peut aussi intervenir et se mettre en travers de l'action maléfique, — et la Puissance bonne intermédiaire parle souvent comme la Puissance elle-même. » Or la puissance bonne intermédiaire est détenue par les hiérarchies auxiliaires du Christ. C'est elle qui soutient la marche du fidèle et l'empêche de s'égarer en chemin. Ici les lois morales jouent dans leur intégrité parfaite. Dieu n'abandonne pas son serviteur. Tout dépend des intentions et de l'effort de celui qui a soif de vérité.

Le Christianisme de Saint-Martin

*« La doctrine des harmonies de la lumière,
de la nature et de la grâce. »*

Le spiritualisme de Claude de Saint-Martin s'intègre tout naturellement dans le christianisme le plus pur dans cette très ancienne religion qui part de l'homme pour expliquer l'univers. « Il ne faut pas expliquer l'homme par les choses, dit-il, mais les choses par l'homme. » Primo : l'homo-sapiens. L'esprit humain est la réalité fondamentale, d'où la nécessité d'une connaissance de soi-même aussi complète que possible.

« Connais-toi toi-même, disait la sentence delphique, et tu connaîtras la nature et les dieux. » Le *philosophe inconnu* développe : « Celui qui possèdera la connaissance de soi-même saura accéder à la science du monde et des autres êtres. C'est dans l'esprit de l'homme que nous devons trouver les lois qui ont dirigé son origine. » Ainsi se trouve confirmée l'affirmation de la Sagesse antique. Tout est dans l'homme ; notre être, étant central, doit trouver au centre où il se trouve toutes les ressources nécessaires à son existence. Dieu ne nous est pas étranger ; il ne demande qu'à venir vers nous ; encore faut-il que nous allions vers lui. Connais-toi donc autant qu'il se peut pour prendre mesure de tes imperfections, ensuite pour te réformer, car sache que tu n'es que l'ébauche

grossière de l'être que tu es foncièrement. Connais-toi pour tirer le meilleur parti possible des biens que tu possèdes en propre et qui sont inaliénables ; leur fructification dépend de tes propres efforts.

L'essentiel du problème moral et religieux est là ; en fin de compte c'est ici tout le christianisme. Une refonte de l'être est nécessaire pour chacun de nous, et ce qui importe au premier chef, c'est le gouvernement de soi-même. « Celui qui se gouverne bien se laisse mener par Celui qui mène tout et qui mène notre âme, en la purifiant dans la souffrance (car cette vie terrestre est souffrance) de ce qu'elle a d'impur, en la fortifiant dans sa faiblesse par l'exercice de combats incessants, en poussant, de relais en relais, jusqu'à ce que la course des épreuves soit accomplie. »

Telle est la règle de vie du chrétien instruit des choses de la religion.

Si nous nous laissons mener, diront les esprits férés d'indépendance, où est la liberté ? La réponse est facile : il ne saurait y avoir de liberté que dans le bien. Or celui-ci ne peut être absent de Dieu, de Celui qui nous mène au but à atteindre, de Celui qui nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-même. Nous vivons présentement dans le monde de la convoitise, de la tentation ; et il n'est pas aisé de s'en défendre, vu l'humaine faiblesse. Nous voyons aujourd'hui où elle conduit. Mais Dieu « nous fait triompher au sein même des tentations et par elles ; elles sont le plus vif de ses moyens au milieu de ce monde où se trouvent en présence deux ordres de chose et deux attraites (le Bien et le Mal). Nous succombons aux séductions du mal quand nous suivons nos propres entraînements, qui sont égoïstes et sensuels ; nous faisons un autre choix et nous sommes vainqueurs quand c'est l'Esprit divin qui nous mène. »

On trouve tout cela dans l'*Imitation* et chez les Pères de l'Eglise, c'est entendu ; mais il n'est pas superflu d'y revenir. Un certain nombre d'individus, parmi les mieux doués intellectuellement, croient pouvoir se passer du magistère du Christ. Le philosophe d'Amboise les a vus en son temps comme nous les avons vu nous-même, comme nous les voyons toujours, se disputer, se tromper, s'éteindre, se détruire, entraînant dans leur sillage malencontreux ou sinistre, des groupes d'hommes, voire des nations, causant par leur révolte et leur endurcissement, misère, ruine et malheur.

En réalité, c'est l'Esprit divin qui est la source de « cette brillante lumière que l'homme peut faire éclater en lui-même, étant la clef de toutes les religions et l'application de tous les mystères ». Où manque l'Esprit règnent les ténèbres.

Si l'on veut bien consulter l'Histoire, on s'apercevra que c'est justement cette brillante lumière dont parle Saint-Martin qui est venue allumer dans le monde un foyer à l'heure où, maîtresse du monde païen, la Rome des Césars s'enfonçait dans la nuit. A cette époque de magnificence matérielle et de misère morale se produisit un fait inouï dans les annales de l'humanité. « La grande lumière où les vertus de l'Unité se sont sensibilisées, l'Agent commis au grand œuvre de réfection générale est venu pour contenir la corruption grandissante, le désordre qui en étaient nés et assainir tout l'univers. »

Cet assainissement au moyen du Feu de l'Esprit est une opération universelle conduite par un Régénérateur unique assisté d'une théorie d'auxiliaires auxquels sont délégués les pouvoirs nécessaires. Car c'est non seulement l'homme terrestre, mais tout ce qui l'entoure qui se trouve engagé dans un cycle nouveau d'évolution et de transformation.

Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. « Le Chef universel de tous les instituteurs spirituels du culte pur et sacré a dû, comme eux, retracer sur la terre ce qui se passe dans la classe supérieure, et cela d'une manière plus éminente que ne l'avaient faite tous les agents dont il venait compléter l'œuvre. »

Après les grands législateurs, après les Rois, les prophètes, il apportait aux hommes finalement « le plus sûr moyen de salut ».

Comment l'Agent universel, ce « double » de Dieu, ce Médiateur entre le Ciel et la Terre, a-t-il pu se manifester sous une forme tangible, semblable à la forme humaine et soumise aux lois planétaires? Comment cet Etre divin a-t-il pu accepter le joug de la matière?

Selon notre philosophe, il n'y a consenti que pour la subjuguer et en montrer ensuite le néant. « Il ne s'est montré sur la terre que pour dépeindre à l'homme sa propre situation et pour lui tracer l'histoire entière de son être ; c'est-à-dire que si le Régénérateur a dû présenter à l'homme le tableau de son être mixte et dégradé, il doit aussi lui avoir manifesté celui de son être simple et glorieux ; et pour cet effet, il faut que la mort ait opéré en lui, devant les hommes, une séparation visible des deux substances qui nous composent, afin que, par cette visible analyse, nous ne puissions douter que ce qui forme aujourd'hui cet impur amalgame est l'union d'un principe supérieur et sublime et d'un principe terrestre et corrompible. » (T. N., p. 265.)

Le sacrifice consenti d'un tel être eut ses répercussions non seulement ici-bas, parmi les hommes, mais dans toutes les régions que les suites de la transgression avaient atteintes afin de rétablir, partout où il y avait nécessité, l'équilibre rompu. En communiquant les dons à ses élus, le Régénérateur ne leur avait confié que les germes des

œuvres à accomplir, se réservant d'en assurer la fructification progressive.

Le nom de l'Agent universel, du Régénérateur de toutes choses, le Grand Nom, est évidemment celui dont l'apôtre dit qu'il est la pierre angulaire et dont il n'en est donné d'autre aux hommes pour être sauvés. Encore faut-il révéler ce Nom et accepter son signe, car tout dépend pour nous et pour notre devenir du libre passage que nous offrons à la Lumière qui en émane et qui est, dans toute l'acception du mot, la Vie.



Aperçus Généraux sur la Doctrine

*Expliquer les choses par l'homme et non
l'homme par les choses.*

*La vraie science, c'est la vie, et l'analyse
n'a pas de prise sur la vie.*

« Dans mon enfance, écrit le philosophe d'Amboise, je ne pouvais me persuader que les hommes qui connaissent les douceurs de la raison et de l'esprit puissent s'occuper un instant des choses de la matière. » J'ai une âme, disait-il, il ne faut rien de plus pour être sage. Encore faut-il savoir en tirer les richesses qu'elle renferme et les mettre en valeur. C'est l'inverse qui se produit dans les temps de matérialisme intégral.

Il faut constater que cet homme étonnant, si peu à la mesure commune, fait figure d'étranger dans un monde déchristianisé revenu aux anciens dieux du paganisme. C'est pourquoi Saint-Martin fait si peu de cas de l'enseignement régnant. « J'ai lu, vu, écouté les philosophes de la matière et les docteurs qui ravagent le monde par leurs instructions, et il n'y a pas une goutte de leur venin qui ait percé en moi, ni un seul de ces serpents dont la morsure m'ai été préjudiciable. » Ces paroles sont dures, mais elles sont l'expression d'une aversion sincère et raisonnée. Nous avons vu, depuis lors, quel venin — c'est le mot — les philosophes de la force, Nietzsche en tête, ont

introduit dans le mental de la jeunesse allemande, indépendamment du dommage causé à toute la civilisation d'Occident. Quand il n'y a plus d'âme, il n'y a plus d'humanité, la régression est instantanée.

Du côté des sciences, Saint-Martin fait les mêmes réserves, et là encore certains penseront qu'il exagère.

« J'ai vu les sciences fausses du monde, écrit-il encore, et j'ai vu pourquoi l'homme ne peut rien comprendre à la vérité : elles ne mettent en jeu que les facultés inférieures. Pour les sciences humaines, il ne faut que de l'esprit : elles ne demandent pas d'âme, tandis que pour les sciences divines, il ne faut point d'esprit parce que l'âme les engendre toutes. » Langage de mystique, langage de croyant qui se place dans la ligne même de l'Évangile.

Là-dessus, Matter, homme de haute culture, et à cause justement de cela, proteste au nom de l'intelligence. L'âme n'engendre point la science du tout, écrit-il, non sans vivacité. Disons qu'il n'est point de science bienfaisante sans conscience.

Voilà un quart de siècle, devant un aréopage de savants anglais occupés de recherches psychiques, Bergson se demandait « ce qui se serait passé si la science moderne, au lieu de partir des mathématiques pour s'orienter dans la direction de la mécanique, de l'astronomie, de la physique, de la chimie, au lieu de faire converger tous ses efforts sur l'étude de la matière, avait débuté par la considération de l'esprit. »

La civilisation eût pris une direction tout autre, à n'en pas douter, et le christianisme eût porté d'autres fruits, et nous n'aurions peut-être pas été si cruellement écartelés entre le rationalisme et la foi.

Pour Saint-Martin, l'âme est la réalité primordiale ;

c'est elle qu'il faut reconnaître et cultiver d'abord, et l'intelligence est fonction de l'âme. Tout est dans l'âme. Les traditions, quelque sublimes qu'elles soient, ne doivent jamais être employées que comme confirmation.

Les textes sacrés eux-mêmes n'ont pas à être invoqués à priori. Ils ne seront employés que comme preuves démonstratives des vérités qui concernent la nature de l'homme et sa correspondance avec son principe ; ces vérités subsistent par elles-mêmes ; les livres ne doivent jamais servir que d'illustration.

Était-ce trop tôt ou trop tard pour introduire les méthodes d'un spiritualisme chrétien et rationnel ? Les événements le diront. Ces méthodes sont simples et tout à la fois sévères. Il s'agit d'employer toutes les ressources de l'âme humaine pour une régénération dont la nécessité s'impose. Dans l'Evangile, il est parlé de la *renaissance*. Le vieil homme, sans le savoir, fait opposition à la lumière transformatrice ; qu'il prenne donc conscience de cette réfraction pour laisser, dans la plus large mesure possible, le passage libre. C'est à chacun qu'une pareille tâche incombe, et c'est l'objet même de cette vie. Tout est personnel dans les rapports de l'âme et de son principe, dans son développement et dans ses puissances connus de Dieu seul.

Les textes ont leur utilité, les traditions nous servent de points d'appui, les commentaires nous aident à progresser vers la vérité, mais l'effort personnel de l'âme est le plus fécond, car elle est aidée dans ce travail :

« Si l'homme, dit Saint-Martin, dirigeait ses vues vers l'Électre universel et qu'il se réchauffe à la chaleur d'un seul de ses rayons, il serait bien plus pur, plus lumineux, plus grand qu'il ne pourrait jamais devenir par les discours et les raisonnements de tous les sages de la terre. »

Mais l'homme tient à ses raisonnements et il oublie de recourir aux lumières de la Raison, de cette Raison dont les Grecs de la grande époque pensaient qu'elle est seule digne d'être la première honorée et suivie.



Recherche d'une Solution Pratique du Problème moral

*« N'avilissons pas notre être ; il est fait
pour une destination sublime. »*

Un homme comme Claude de Saint-Martin ne pouvait pas traverser la Révolution sans en tirer des conclusions morales, étant l'observateur-né, observateur de lui-même et des autres. Les institutions ne valent que par les individus qui les fondent ou les perpétuent. Or, l'homme est ainsi fait qu'il se considère comme couvert par ses intentions, aimant trop ses défauts pour vouloir vraiment s'en corriger.

Cette complaisance envers soi-même tourne facilement au mensonge, devient vite amoralité, puis immoralité. D'individuel, ce mal devient social. Qui n'agit pas en conscience se place en marge ou en dehors d'elle. Car c'est bien de la conscience qu'il s'agit, d'abord pour le législateur, ensuite pour les citoyens. Dieu sensible au cœur comme à la raison, Dieu sensible à l'âme : voilà pourtant bien ce qu'il importe de considérer, sans biais, sans faux-fuyant, à commencer par le philosophe, l'homme d'Etat, tout celui qui détient une charge quelconque.

Saint-Martin discerne clairement cela : « Ce sera toujours l'âme humaine, écrit-il, qui me servira de flambeau ; et cette lampe à la main, j'oserai marcher devant l'homme dans ces obscurs souterrains où tant de guides, soit trom-

pés, soit trompeurs, l'ont égaré en l'éblouissant par des lueurs fantastiques et en le berçant jusqu'à ses derniers instants avec des récits mensongers mille fois plus pernecieux pour lui que l'ignorance des premiers âges. »

Mais qui se soucie de l'âme des hommes ! Partout la routine, l'indifférence ou le sourire désabusé du sceptique. Et parmi ceux qui ont charge d'âmes, quel manque de foi ! Trompeurs ou trompés, tous se débattent en vain dans le mensonge triomphant. Certes il serait injuste et inexact de noircir le tableau. De grands efforts — il en est d'admirables — sont faits pour étendre le champ de l'intelligence et des activités de l'homme ; mais c'est d'un tout autre labeur qu'il s'agit ici ; le *philosophe inconnu* n'entend pas nier les gains que nous avons obtenus dans l'ordre scientifique ; il dit simplement que l'essentiel n'a pu être réalisé. Il n'est pas seul à le croire. Nous trouvons aujourd'hui, sous la plume d'un de nos meilleurs écrivains, l'expression des mêmes vues, des mêmes sentiments, l'écho même de la pensée martinienne :

« Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » se demande M. François Mauriac.

« L'homme a perdu son âme, il l'a perdue à la lettre, et dès ici-bas, et pareillement c'est pourquoi il est tombé au rang des choses exploitées, utilisées ; tout le malheur de l'homme vient de ce qu'il ne se considère plus lui-même comme une fin en soi. Il avance chaque jour dans la connaissance de la matière ; mais il croit n'être plus que matière.

« Pourquoi donc aurait-il pitié des atomes qui le composent ? »

La question qui se pose pour nous, contemporains des extraordinaires inventions et découvertes du xx^e siècle, est la même au fond que celle qui se posait devant Saint-

Martin à l'aube du siècle précédent : remettre l'homme en possession de son âme.

« Toutes les puissances de l'Esprit, poursuit l'écrivain catholique, étant aujourd'hui tournées à la découverte et à la maîtrise des moyens de destruction, il importe avant tout de revaloriser l'homme. Pour nous, chrétiens, cela signifie qu'il doit réapprendre qu'il a une âme et qu'il est urgent de travailler dans le monde entier à l'éducation de cette âme enfin retrouvée : voilà selon nous la science des sciences ; de cette culture-là dépend le salut du genre humain. »

Au milieu de l'assemblée des savants de l'U. N. E. S. C. O., M. François Mauriac reprend avec le même courage et la même foi en l'idée, la thèse même soutenue par Claude de Saint-Martin devant Garat et les philosophes et savants de l'Ecole Normale, en 1795.

« Une philosophie de l'âme est à retrouver, déclare-t-il en conclusion. Au point où nous en sommes venus, c'est en effet de cela qu'il s'agit : de l'origine de l'Homme, de sa vraie nature, de sa vocation, de son destin. » (1)

L'homme peut-il être « revalorisé » ? Toute la question est là. Saint-Martin l'affirme et il n'y a pas à en douter. Les conditions de la vie actuelle le permettent : une éducation éthique pourrait être donnée à tous les hommes sur les bases d'un christianisme rationnel. Et c'est pour cela que Jésus est venu en ce monde. Qui ne fait pas appel au divin Transformateur risque de rester pétrifié dans ses habitudes de vie. Quand les canaux sont obstrués, comment l'eau vive pourrait-elle venir ?

En lisant saint Paul, nous voyons qu'aux temps apostoliques, l'Esprit soufflait avec force partout où l'homme

(1) *Figaro* du 29 novembre 1946.

manifestait son désir de s'élever à une vie plus haute que le paganisme ambiant. Nous voyons aujourd'hui que la situation est identique sous une forme différente. La libération de l'âme humaine, commencée voilà vingt siècles dans les cryptes et les églises du christianisme naissant, peut être reprise et continuée par des moyens analogues.

Saint-Martin a tenté de le faire au milieu de la société de son temps en mal de révolution. Cet essai courageux n'a pas été vain ; il a laissé des traces ; le *philosophe inconnu* a creusé un sillon que l'ivraie a respecté. La libération morale des hommes est en marche. Grand relativement est le nombre des esprits prévoyants qui se considèrent en mission pour l'œuvre nécessaire. Les milieux religieux s'y préparent ; en dehors d'eux des lampes se sont allumées qui ne s'éteindront plus. Elles veillent sur toute l'étendue des terres de l'Ouest. Elles annoncent la Grande Lumière qui viendra à son temps, à son heure.

« Ma tâche est neuve et unique, écrivait Saint-Martin. Elle ne portera ses fruits qu'après ma mort. »

Les événements lui ont donné raison.

Gloires Pures

*L'âme ne peut vivre que d'admiration.
Lorsque l'homme n'admire pas, il est vide
et nul.*

T. N.

On ne peut pas visiter la ville-musée d'Amboise, l'une des plus aimables et des plus riches de souvenirs de la vieille Touraine, sans s'émouvoir de la rencontre qu'on y fait de ces deux noms célèbres : Léonard de Vinci, Claude de Saint-Martin. Comment échapper aux réflexions qu'ils nous proposent ?

Si la gloire universelle du peintre défie toute comparaison, la renommée du *philosophe inconnu*, pour discrète qu'elle soit, dépasse cependant la mesure ordinaire et provoque l'attention. Novateurs à des titres divers, personnalités d'exception l'un et l'autre, ils devancent leur époque et s'établissent naturellement dans la nôtre par les droits du génie.

Nous verrons plus loin quelle place l'histoire a faite à Saint-Martin. Elle n'a pas retenu tous les mérites de l'homme ; ce n'est pas son rôle. Il nous appartient en propre de remarquer comment, dans le cas qui nous occupe, le destin a bien fait les choses en donnant pour cadre, à l'enfance et à la jeunesse de notre éminent compatriote, les bords harmonieux du grand fleuve gaulois ; comment, en plus, sa vie en a gardé l'empreinte, sa vie qui fut, dans toute l'acception du mot, une réussite.

Lisons le juste hommage que lui adresse son biographe : « Sa vie offre à un degré qui n'apparaît pas dans tous les siècles des vertus singulières qui découlent comme d'elles-mêmes, pures et vives d'une source ainsi purifiée, vivifiée, d'une âme toute consacrée à Dieu, et dont les belles facultés, les grandes conceptions, disciplinées et soumises à l'action divine, vont toutes au même but. Rien de plus imposant à la fois et de plus suave que la vie d'un homme ainsi animée d'une sorte d'irradiation divine : tout y est tempérance et modération, calme et sérénité. »

Matter n'exagère pas quand, à propos de notre philosophe, il parle de cette irradiation, de ce rayonnement spécial qui émane de certains être privilégiés. Nous la retrouverons aisément sur le visage de demi-dieu de cet autre contemplateur, au génie universel, qui fut le peintre de l'humanité divine. Ces deux hommes singuliers et admirables étaient faits vraiment pour témoigner, chacun à sa façon, du même désir de connaître, du même tourment de vérité et de beauté. Par leurs soins l'éthique et l'esthétique se rejoignent dans un même souci de perfection. Le vrai devient le beau pour rendre le bien adorable et désirable. « Mieux on connaît, plus on aime », dit le peintre, et le philosophe d'enchaîner : « Connaître et aimer ; mais aimer d'abord, car l'amour suffit à tout. » Les deux voies, effectivement, conduisent à la certitude. Et c'est en définitive, cette certitude, puisée dans la connaissance et dans l'amour, née de l'admiration, qui brille d'un feu si pur et si tranquille sur le visage penché des madones de Vinci comme dans les meilleures pages du philosophe. C'est ce doux feu inextinguible qui éclaire le fin sourire ourlé de mystère de sainte Anne, dans la « Vierge aux Rochers », comme celui du *Précurseur* dans le dernier chef-d'œuvre du maître.

Lorsque l'homme n'admire pas, il est vide et nu, mais quand il admire et qu'il est créateur, il crée dans la beauté, ou du moins s'y efforce-t-il.

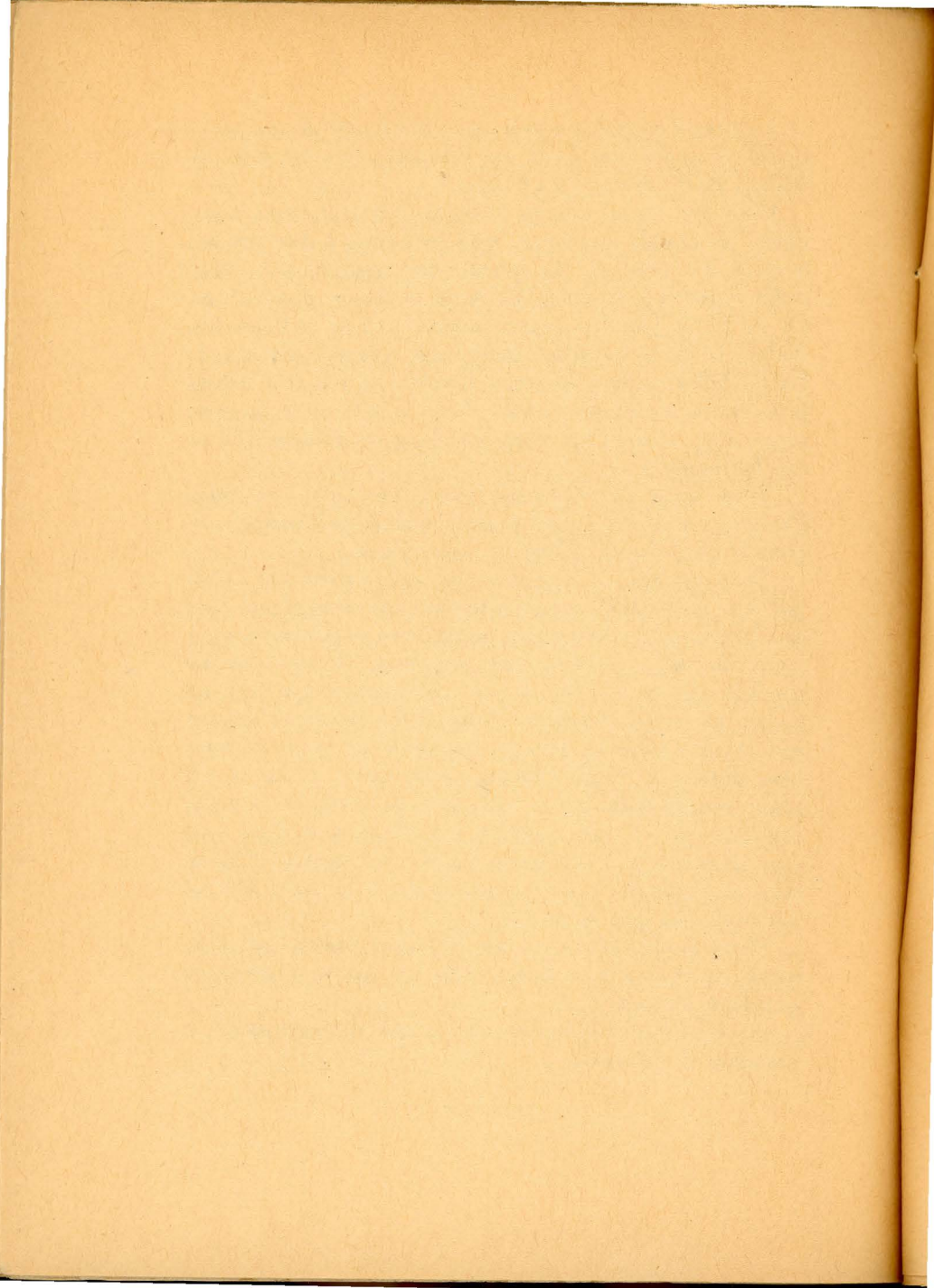
Ceux qui ont ce pouvoir d'admiration hautement développé, les grands mystiques, sont unanimes à dire que les moyens d'expression manquent pour traduire les splendeurs entrevues au cours de leurs contemplations. Il en est de même pour les grands artistes : c'est là l'émotion divine, le divin tourment dont leurs œuvres sont imprégnées. Elles portent le sceau durable de cet état d'âme proprement mystique ; dilaté dans la Vérité, mais soucieux d'en épouser les contours, chez un Léonard, il se fait harmonie pure.

Tout vient de l'homme parce que tout est dans l'homme ; tout est dans l'homme quand les canaux sont creusés où peuvent affluer les eaux vives.

Dans les cas en présence, les eaux vives ont coulé par des voies différentes ; elles se sont répandues dans des œuvres marquantes dont les mérites sont diversement appréciés mais ne sauraient être niés. Aussi bien ne s'agit-il pas tant d'établir ici une comparaison que de tenter un rapprochement. Nous nous trouvons devant une double réussite dans l'expression du génie à deux âges différents. Mais l'époque n'est rien ; le temps n'a plus cours, il suffit qu'on marque à ces aînés une sympathie vraie pour qu'ils viennent à nous porteurs d'un message identique : la recherche du vrai, la foi dans l'Idéal. Non pas distants, mais conscients de nous avoir fait un don utile, un don de prix.

Cette double rencontre sur le rivage ligérien est vraiment une chance pour le voyageur qui passe, soucieux de s'enrichir l'esprit.

Ici sont rassemblés deux noms qui témoignent de la grandeur de l'homme.



Claude de Saint-Martin et l'Histoire

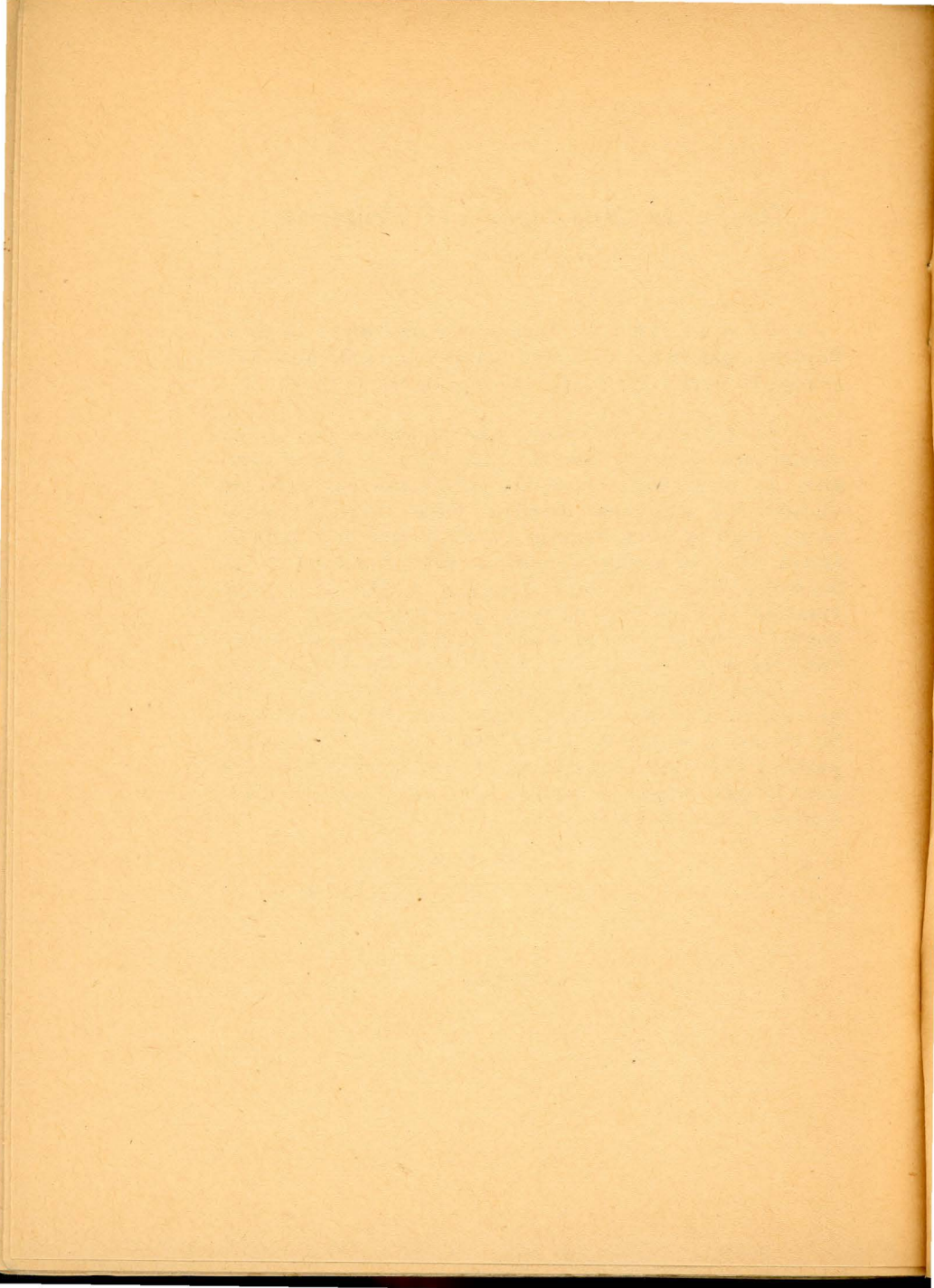
« Un jeune officier nommé Saint-Martin fut initié à Bordeaux par Martinez. C'était une des âmes les plus religieuses et les plus pures qui aient passé sur la terre.

« Saint-Martin ne discute pas en philosophe ou en théologien ; il ravive ces antiques idées (le fonds commun du mysticisme hébraïque et platonicien) par une effusion du sentiment chrétien d'une singulière puissance ; c'est la vie spirituelle elle-même qui se montre en action dans sa parole. Quoiqu'on pense du fond de sa doctrine, il est admirable quand il montre la science humaine se dispersant dans les phénomènes au lieu de remonter vers la cause et s'obstinant follement à expliquer l'univers sans Dieu, au lieu d'expliquer l'univers par Dieu.

« Nous n'avons pas à le suivre dans le développement de son à-priori gigantesque, mais nous devons indiquer les traces de sa pensée dans l'histoire. C'est à lui qu'appartient l'idée théocratique qui fit explosion après 1830 dans la secte Saint-simonienne, secte bien contraire d'ailleurs à l'esprit de Saint-Martin. »

Henri MARTIN.

(*Histoire de France*, T. XVI, L. V.)



Les Révolutionnaires Mystiques : Saint-Martin

« Au fameux cri de Luther », tous les chrétiens sont prêtres, Saint-Martin, à trois siècles de distance, répond par ce cri sublime : « Tous les hommes sont rois ».

Et le mot de la grande énigme qu'il posait devant la nation française, c'était : liberté, égalité fraternité, formule que, dans son style symbolique, il appelait le ternaire sacré et dont il ne parle que sur un ton d'un enthousiasme solennel...

Lorsqu'il écrivait : « L'ombre et le silence sont les cercles que la vérité préfère », il savait par quels ressorts, dans les civilisations imparfaites, la nature humaine veut être dirigée ; il savait que, pour exercer l'intelligence et le rôle de ses prosélytes, éprouver leur constance, il était bon de leur imposer une tâche difficile ; que pour leur rendre la vérité précieuse, il importait de la leur donner comme récompense à mériter, comme trésor à découvrir.

Et en effet, plus la parole du maître était obscure, plus elle devint souveraine. Le martinisme fit dans Paris de rapides conquêtes ; il régna dans Avignon ; à Lyon, il choisit un centre où il rayonna jusqu'en Allemagne, jusqu'en Russie ; de nombreuses écoles se formèrent dans le but de trouver la clef du code mystique, de le commenter, de le répandre. Voilà comment d'un livre, *Des Erreurs et de la Vérité*, jugé d'abord incompréhensible, sortit un vaste ensemble de combinaisons et d'efforts qui contribuèrent à élargir la mine creusée dans des institutions vieilles.

(*Histoire de la Révolution Française*, L. 1, ch. III.)

LOUIS BLANC.

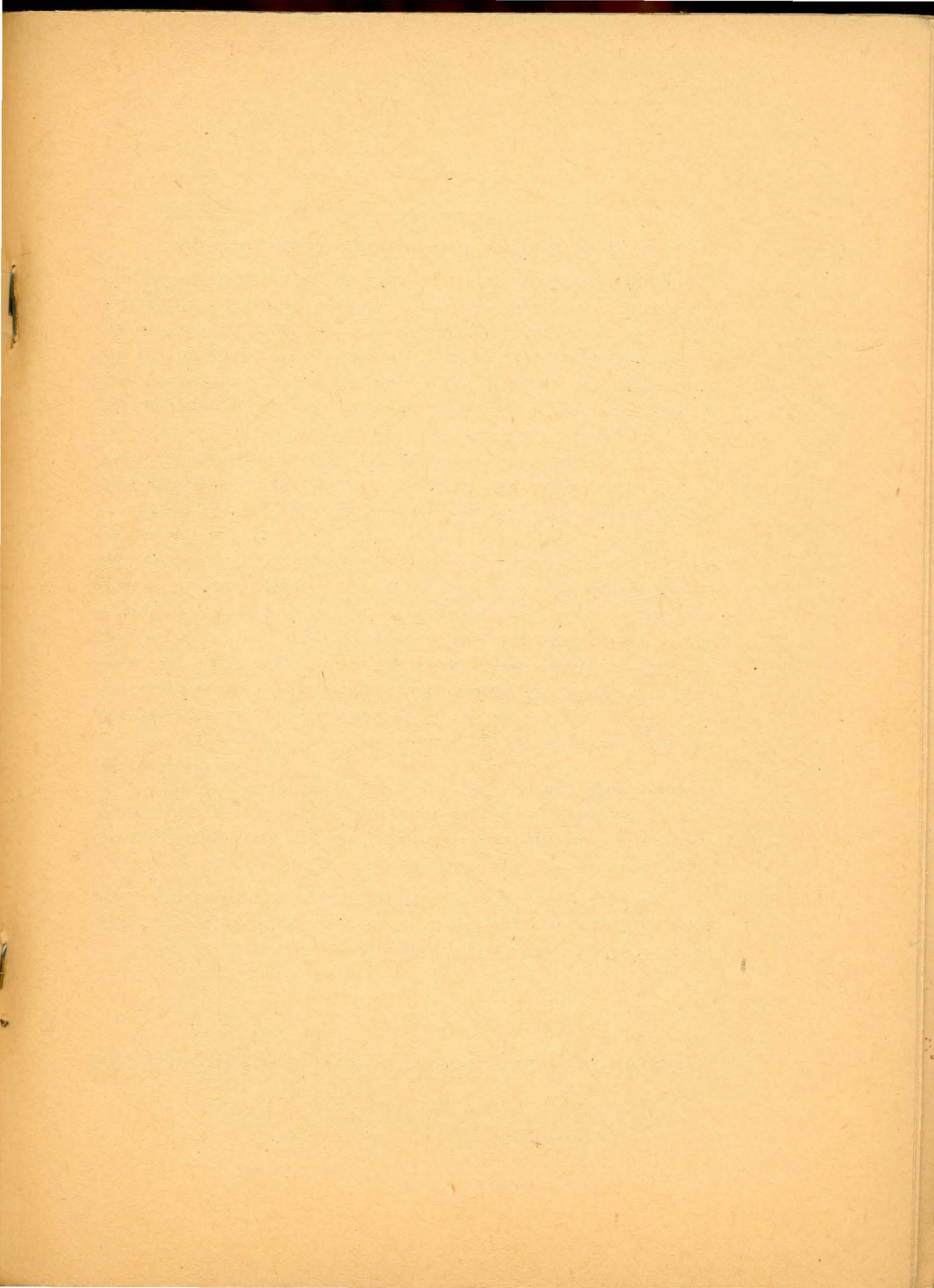


TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos.	5
Claude Saint-Martin et la Touraine	7
Une Vocation.	13
Un Spiritualisme Chrétien et Rationnel. . .	19
Le Christianisme de Saint-Martin.	24
Aperçus généraux sur la Doctrine.	29
Recherche d'une Solution Pratique du Problème Moral.	33
Gloires Pures.	37
Claude de Saint-Martin et l'Histoire. . . .	41
Les Révolutionnaires Mystiques : Saint-Martin .	43

Achevé d'imprimer
par les
IMPRIMERIES CLÉMENCEAU ET GICQUEL
à Tours,
le 25 Avril MIL-NEUF-CENT-QUARANTE-SEPT.
GASTON LUCE, éditeur
Dépôt légal — 1947 — 2^{me} trimestre

CAHIERS DU COLOMBIER

Numéros parus :

Les Gardiens de l'Ame Française, n°. 1 . . . Frs 12

Le Chemin de Lumière, n° 2. Frs 15

Le Spiritualisme et les Temps nouveaux. n° 3. Frs 20

Le Néo-Védantisme et Nous, n° 4. Frs 20



30 FR.